



Auguste BRIZEUX  
=====

1803 - 1858  
-----  
-----  
-----  
-----  
-----  
-----

Auguste BRIZEUX.

1803 - 1858

Vers 1700, au FAUET, un châtelain habite au manoir de KERIHUEL, sur la route de SCAER; il s'appelle Pélage-Hervé BRIZEUX DU PLESSIX et prétend descendre d'émigrés Irlandais qui avaient suivi en France les STUARTS après leur chute.

L'un de ses fils, Adrien Joseph BRIZEUX, sera ~~plus~~ plus connu dans le pays sous le nom de BRIZEUK ER BRAS. Notaire au FAUET, très solide, capable de mettre une barrique pleine sur ses genoux et de casser un Louis d'Or entre ses doigts, il est bon buveur, joueur, chasseur, ennemi acharné des nobles (on était à la veille de la Révolution), il fréquentait les auberges des environs et le Couvent des Capucins de Quimperlé où il allait faire des retraites.

C'est lui le Grand-Père de notre Poète. Il conserva le Manoir, y passa du bon temps. Mais après sa mort, il fallut vendre le Domaine.

Les deux aînés de ses fils furent l'un Notaire, l'autre receveur d'Enregistrement. Le troisième dut chercher fortune plus loin et ce Pélage-Julien BRIZEUX devint chirurgien de la Marine à 25 ans. Il prit part à toutes les guerres de la République, passa près de 2 ans comme prisonnier sur les pontons d'Angleterre, démissionna pour raison de santé au mois de Janvier 1801, résida quelque temps dans le calme à Lorient. A l'âge de 31 ans, il prenait pour Epouse la fille de modestes commerçants de la ville, Françoise-Souveraine HOGUET, âgée de 22 ans; le mariage eut lieu le 10 Brumaire an X, c'est à dire le 31 OCTOBRE 1802, une veille de Toussaint.

Mais le chirurgien de la marine avait déjà repris un engagement et rejoint les navires l'année suivante, quand le 12 SEPTEMBRE 1803 naissait à LORIENT son Fils aîné et unique Auguste, Julien, Pélage BRIZEUX, notre Poète. Il fait partie du corps expéditionnaire sur les côtes de la Manche pour envahir l'Angleterre. Attente toujours dangereuse, inaction qui se prolonge, nervosité qui se manifeste pendant les rares congés à Lorient, il meurt à CHERBOURG en 1810, Officier de Santé en Chef, à bord du vaisseau de sa Majesté "LE COURAGEUX", laissant à son fils un souvenir gêné, mêlé de rêve et de brusquerie, mais où le grade sonne clair et l'évocation de la mer sous le soleil, celle des océans sauvages, des ports bruyants, des matelots proches de la nature, mettra de la profondeur et du mystère aussi.

L'enfant aura vécu ses premières années comme beaucoup de fils de marins dans l'intimité solitaire de sa mère.

Qu'était Françoise, Souveraine HOGUET, qui va marquer ainsi de son influence presque unique l'âme de son enfant ? Elle n'était pas Bretonne, elle est née le 13 FEVRIER 1780, en plein coeur de Paris, ~~en la paroisse métropolitaine de Notre Dame~~, en la ci-devant paroisse St BARTHELEMY, depuis rattachée à la Paroisse Métropolitaine de NOTRE DAME, dans l'ILEX DE LA CITE; et ses Parents étaient eux-mêmes de la Cité. Ce n'est que plusieurs années après 1780, sans doute pour échapper aux dangers de la Révolution, qu'il étaient venus s'établir à LORIENT.

Françoise-Souveraine HOGUET possède la distinction, la grâce, la mélancolie qui lui viennent de ce passé, de ces événements tragiques en même temps que de son hérédité, elle descend du plus exquis, du plus profond des portraitistes français, de l'illustre pastelliste QUENTIN DE LA TOUR.

L'enfant qui se laisse imbiber de cette affection qui contraste avec les brusqueries du père n'oubliera jamais les délicates attentions de sa mère et son généreux dévouement.

Il écrira :

" Je crois l'entendre encor, quand, sa main sur mon bras,  
Autour des verts remparts nous allions pas à pas :  
"Oui, quand tu pars, mon fils, c'est un vide immense,  
Un morne un froid désert où la nuit recommence ;  
Ma fidèle maison, le jardin, mes amours,  
Tout cela n'est plus rien, et j'en ai pour huit jours  
J'en ai pour tous ces mois d'octobre et de novembre,  
Mon fils à te chercher partout de chambre en chambre ...  
Songe à mes longs ennuis ! .. et laisse enfin d'errer,  
Je tombe sur ma chaise et me mets à pleurer.  
Ah ! souvent je l'ai dit : "Dans une humble cabane,  
Plutôt filer son chanvre, obscure paysanne !  
Du moins on est ensemble, et le jour, dans les champs,  
Quand on lève la tête, on peut voir ses enfants...

Nous avons connu ces remparts de Lorient, ces verts remparts dont l'herbe couvrait les glacis, et nous sentons combien cette mère a tendrement et délicatement aimé son fils, combien aussi ce fils a été imbibé de son âme par cette vigilante tendresse. Tendresse qui se double de celle de la Grand( Mère.

" Si je ne t'aimais pas, qui donc pourrais-je aimer ?  
Quand ton coeur au mien seul semble se ranimer,  
Lorsque dans tout le jour peut-être il n'est point d'heure  
Que ta pensée aimante autour de ma demeure  
Ne vienne, redoutant mille lointains périls  
Et des chagrins sans nombre et dont souffre ton fils !  
Et quel est ton bonheur, sinon avec ta mère,  
Mon autre mère aussi ( car le destin sévère  
Sous lequel je me traîne et m'agite aujourd'hui,  
Du moins me réservait en vous un double appui).  
Toutes deux en secret quel bonheur est le vôtre  
Sinon de me pleurer, et toujours l'une à l'autre  
De parler de celui que vous ne pouvez voir,

.../...

D'une lettre en retard qu'on ~~aurait~~ eût dû recevoir,  
Qui vous arrive enfin, mais rouvre vos alarmes  
Et que vous arrosez, comme moi, de vos larmes ...  
Puis viennent de ces riens, de ces mots, de ces choses,  
Que toute femme trouve, en écrivant, écloses,  
Qu'on baise avec transport, et qu'on relit tout bas !  
Oh ! qui pourrais-je aimer, si je ne t'aimais pas !  
... et vers qui recourir  
Sinon vers toi qui douce, et bienveillante et bonne,  
D'un reproche tardif n'affligerais personne,  
Dont l'esprit indulgent n'a pas encore vieilli,  
Dont le front, jeune encore, est demeuré sans pli ! "

Auguste BRIZEUX doit beaucoup à sa mère, et il aime  
le reconnaître dès son premier livre :

" Ce livre est digne de toi, écrit-il, dans la longueur des nuits  
Qu'il vienne comme un baume assoupir tes ennuis ;  
Si ton doigt y souligne un mot frais, un mot tendre,  
De ta bouche, riant, enfant, j'ai dû l'entendre :  
Son miel avec ton lait dans mon âme a coulé,  
Ta bouche, à mon berceau, me l'avait réélé. "

Et pourtant le veuvage avait vite pesé sur l'âme de Françoise-Souveraine HOGUET. Sentimentale, elle l'était ; déçue et détachée du premier lien d'amour, sans doute aussi. Auguste n'avait pas huit ans qu'elle fréquentait un négociant de la ville, Monsieur Jacques BOYER. L'enfant pouvait gêner dans la période des premiers rapprochements. On pensa au Tonton d'ARZANO, au bon Curé, l'Abbé LE NIR. C'était un personnage savoureux, riche de bon-sens, de dévouement et de foi. Il était fils d'un sénéchal de PONT-AVEN. Déjà avancé dans ses études avant 1789, on l'avait retardé pour son admission aux ordres à cause de ses idées politiques et sociales excessives ; il avait passé le temps de la Révolution dans des cachettes, et s'était immédiatement offert à l'Evêque dès la fin des troubles. Ordonné Prêtre, il avait été directeur de l'Ecole de SAINTE-CROIX de QUIMPERLE et avait concouru pour la Cure d'ARZANO dont il était devenu CURE-DOYEN. Passionné de l'Enseignement, et blessé de constater tant d'ignorance autour de lui, il avait établi une école dans son presbytère, il y réunissait une quinzaine d'enfants, dont certains restaient à demeure comme pensionnaires. Qui pouvait mieux s'occuper d'Auguste et régler la question délicate d'une absence momentanée ?

L'enfant est amené par les chemins craux qui bordent le Scorff jusqu'au vieux presbytère d'Arzano, demeure imposante à l'époque, à laquelle une tour d'escalier donne l'allure d'un manoir. Au rez de chaussée il y a la cuisine, la salle à manger, la salle d'études. A l'étage il y a les chambres du prêtre et des élèves. Au second c'est le grenier des récoltes et des débarras. Auguste ne cache pas ses premières impressions ; à 8 ans, on est bien jeune pour quitter ~~XXXXXXXXXX~~ sans chagrin une mère affectionnée :

" Oh ! je pleurai d'abord longtemps et je gémis ;  
Pour la première fois, je voyais mes amis,  
Pour la première fois, je quittais mes deux mères ;  
D'abord je répandis bien des larmes amères.  
Le travail arriva qui sut tout adoucir ;  
" Le travail, mon effroi, bientôt fût mon plaisir .

Il faut lire tout au long de poème du livre de Marie " Humble et bon vieux curé d'Arzano, digne prêtre " , pour comprendre comment Auguste BRIZEUX décrit la naissance de son âme poétique dans ce cadre de nature, de religion, d'amitié que lui offre la vie sur cette colline, dans la demeure qui demeure les deux versants du Scorff et de l'Ellé :

Ar en neu (ster)

c'est une étymologie du nom breton.

" Le premier point du jour nous éveillait : bien vite,  
La figure lavée et la prière dite,  
Chacun gagnait sa place ; et sur les grands paliers,  
Dans les chambres, les cours, le long des escaliers,  
En été dans les foin, couchés sous la verdure,  
C'était les blancs ramiers autour de leur maison,  
D'écoliers à mi-voix répétant leurs leçons,  
Puis la messe, les jeux ; et les beaux jours de fête,  
Des offices sans fin, chantés à pleine tête.

Il faut reconnaître l'église d'Arzano, sa tour de style Renaissance, sans prétention et parfaite quand même, son magnifique retable si finement sculpté et doré dans sa partie plus proche du tabernacle. Voyez l'enfant à l'âme d'artiste, déjà prédisposé à l'admiration, voyez-le dans cette lumière des vitraux qui se pose sur lui et sur les ors de l'autel.

" Jours aimés, jours éteints ! comme un jeune lévite,  
Souvent j'ai dans le chœur porté l'aube bénite,  
Offert l'onde et le vin au calice, et le soir,  
Aux marches de l'autel, balancé l'encensoir.  
-- Les voix montaient, montaient ! Moi penché sur mon livre,  
Et pareil à celui qu'un grand bohéme enivre,  
Je tremblais ; de longs pleurs ruisselaient de mes yeux ;  
Et comme si Dieux même eût dévoilé les cieux,  
Introduit <sup>par</sup> sa main dans les saintes phalanges,  
Je sentais tout mon être éclater en louanges,  
Et noyé dans des flots d'amour et de clarté,  
Je m'anéantissais devant l'Immensité.  
Je fus poète alors ! Sur mon âme embrasée  
L'imagination secoua sa rosée,  
Et je reçus d'en haut le don intérieur  
D'exprimer par des chants ce que j'ai dans le cœur.

Le cadre de vie, l'église, les offices, c'est bien la première source qui jaillit en poésie dans l'âme d'Auguste BRIZEUX.

Et le Poète continue son analyse, sa confidence:

" Il est dans nos cantons, o ma chère Bretagne !  
Plus d'un terrain fangeux, plus d'une âpre montagne ...  
... Dans nos cantons aussi, lointaines, isolées,  
Il est de claires eaux et de fraîches vallées,  
Et d'épaisses forêts et des bosquets de buis,  
Où le gibier craintif trouve de sûrs réduits ...  
En Armerique enfin, de Tréguier jusqu'à Vannes,  
Il est dans nos cantons de jeunes paysannes,  
Habitantes des bois ou bien du bord des mers,  
" Toutes belles ...

Voilà qu'arrive celle qui sera, sans le chercher,  
l'inspiratrice, celle qui donnera son nom au livre,  
celle qui, toute de simplicité, sera immortalisée  
par BRIZEUX, MARIE.

Marie Renée PELLAN  
Marie du Moustoir.

" Amour, religion, nature, à mon aurore,  
Ainsi vous m'appeliez de votre voix sonore ! ...  
Amour, religion, nature ! Ainsi mon âme  
Aspire les rayons de votre triple flamme ;  
Et dans ce monde obscur où je m'en vais errant,  
Vers vos divins soleils, je me tourne en pleurant,  
Vers celle que j'aimais et qu'on nommait Marie  
" Et vers vous, ô mon Dieu, dans ma douce patrie.

Le moment est venu d'analyser ce sentiment d'Auguste BRIZEUX pour MARIE.

Que de fois on m'a posé la question.

Vous qui avez étudié ce poète, qui connaissez si bien le pays, le village, les textes, comment vous représentez-vous cet amour ?

Brizeux et Marie sont-ils deux amants au sens vulgaire du mot ? L'amour chanté par Brizeux est-il simple roman d'imagination sans correspondance avec le réel ? Le poète qui sera candidat à l'Académie Française pouvait-il aimer l'enfant, la paysanne du Scorff ?

Et bien, suivons les révélations de cet attrait, de cette amitié amoureuse. Bien sûr, elle ne s'est fait sentir que peu à peu, et si elle fut vive, elle fut assez discrète pour que les compagnons de classe d'Auguste aient pu déclarer qu'ils ne s'en étaient pas aperçus. Les deux enfants étaient à peu près du même âge. Nous avons dit que le neveu de Mr le Curé était né à Lorient le 12 Septembre 1803, Marie Renée PELLAN est née au CLEUZIOU en ARZANO le 3 Avril 1802, cela fait près d'un an et demi de différence. Marie

.../...

ne va pas à l'école, Marie ne sait et ne saura que le Breton. Mais elle est de bonne race; Guillaume PELLAN, son père, se rend facilement au bourg pour l'annonce des événements qui marquent l'existence du village, et sa mère Marie KERLO est de la famille des SKOUEZEC, forgerons habiles et connus de la ferronnerie du PRADIGO-CLEGUER.

" Oh, quand venait Marie, ou lorsque le dimanche,  
A vêpres je voyais briller sa robe blanche,  
Et qu'au bas de l'église, elle arrivait enfin,  
Se cachant à demi sous sa coiffe de lin,  
Volontiers j'aurais cru voir la Vierge immortelle,  
Ainsi qu'elle appelée et bonne aussi comme elle !  
Savais-je en ce temps-là pourquoi mon cœur l'aimait,  
Si ses yeux étaient bleus, si sa voix me charrait,  
Ou sa taille élancée ou sa peau brune et pure ?  
Non, j'aimais une jeune et douce créature,  
Et sans chercher comment, sans rien me demander,  
" L'office se passait à nous bien regarder ...

~~Et~~ Une circonstance va aiguïser le désir dans le cœur d'Auguste. Une fièvre de croissance retient Marie à la maison pendant des mois. L'ami s'inquiète, il va bien quelquefois vers le val de verdure où habite Marie, mais plus souvent il interroge le mendiant du quartier quand il passe dans le bourg. Puis c'est la surprise !

" Après moins de six mois passés loin de la lande  
Où l'on jouait, Marie, ah ! que vous voilà grande !  
N'était ce corset rouge et ces jupons rayés.  
Qui trop courts à présent m'ont laissé voir vos pieds,  
Jamais je n'aurais dit : "Cette fille qui prie  
Au calvaire, et s'en va vers l'église est Marie".  
Et pourtant c'est bien vous ; je vous parle et vous vois ;  
" Mais que vous êtes grande après moins de six mois !

On se représente le futur poète, l'enfant, surpris, un peu déconcerté. Combien Marie a changé de taille, d'aspect, de ligne ! Et quel est ce nouveau sentiment qui grandit en lui, cette sorte de timidité, de crainte, de mystérieux appel ?

Jamais les choses ne seront plus les mêmes qu'autrefois. Une étape est franchie. Combien reste-t-il de mois à Auguste avant d'entrer au collège de Vannes ? L'enfant souffre en pensant qu'il faudra quitter Marie, il sait qu'il l'aime et il sent de plus en plus que ces deux choses se mêlent, se compénètrent, la nature sauvage du Scorff, la nature très douce de Marie. Jamais plus il ne pourra séparer ces deux admirations, ces deux attrait, ces deux tendresses. Il n'y aura plus de beauté dans la création sans le Scorff, il n'y aura plus de Scorff sans Marie. Elle de son côté.

" Je parlais à Marie en secret et tout bas,  
Mais elle m'écoutait et ne répondait pas,  
Elle était devant moi distraite et sérieuse.  
Oh ! non, ce n'était plus Marie, enfant rieuse,  
Qu'à son corsage plat, son pied vif et léger,  
On eût prise de loin pour un jeune berger ! ...  
Enfin me regardant avec un doux sourire,  
Comme une soeur aînée un frère qui l'admire,  
Grave et tendre à la fois, elle me dit adieu ;  
" Puis entrant dans l'église, elle alla prier Dieu.  
Avec ces mots tout finit ...

Oui, Auguste est en âge d'aller au collège St Yves de Vannes. Il a treize ans, on est en octobre 1816 ; il n'est pas pensionnaire, mais loge chez Mademoiselle HEDAN, rue du Nord, qui s'appelle de son nom, rue BRIZEUX, aujourd'hui ; il y passera 3 ans. Aux vacances d'été 1817, il revient à la cure d'Arzano et c'est l'épisode du pont KERLO.

Il achèvera ses études au collège d'Arras que dirige son oncle maternel, l'abbé SALLENTIN ; il est reçu bachelier devant l'Académie de DOUAI le 29 NOVEMBRE 1821. Il vient alors comme clerc stagiaire chez un avoué de Lorient, sans doute Jean-Marie LE BRAS ami de la famille, qui avait servi de témoin au mariage de Jacques BOYER et de Mme Vve BRIZEUX. Il y passa 2 ans, mais cette vie lui pesait ; heureusement une solide amitié le liait de plus en plus à Eugène GUIEYSSE et ce sera lui qui l'entraînera vers Paris. Il y fait des études de droit mais le plus clair de son temps se passe avec les artistes, poètes ou sculpteurs ou peintres. Et son âme de poète de plus en plus se complait dans les rêves du passé. Il donne une forme littéraire aux épisodes de sa première tendresse, il rassemble les bribes épars, il exprime sur ses feuillets sa nostalgie de la Bretagne, son admiration pour Marie. Quelle mélancolie il ressent, quelle facilité il acquiert, vivant dans une mansarde, ayant pour paysage des cheminées et des toits, de songer à la colline d'Arzano, aux vallées du Scorff et de l'Ellée, aux roches de quartz de KERHOEL, ou du DIABLE, ou de SAINT ADRIEN, au MOULIN DU ROHR, au PONT KERLO ! Il voit s'y mêler toujours l'image toute pure de Marie la bergère qui se lave dans l'eau courante ou qui le regardant entrer dans sa demeure sombre, lui dit :

Ah ! c'est vous !

page 71 O maison du Moustoir

page 64 Devant l'un des marchands, bientôt 3 Jeunes filles...

Et l'épisode des rubans.

Car la "Fleur du Pays", comme il dira d'elle, ne pouvait pas passer inaperçue. Un jeune homme du proche voisinage, Thomas BARDOUIL du ROHR, né à Saint GIVON HAEL de CLEGUER un an avant elle l'avait épousée. N'était-ce point naturel ?

.../...

SAINT GIVON HAEL de CLEGUER



C'était naturel aussi qu'il en souffrit, mais il gardait dans l'âme l'empreinte, et en souvenir du passé, par fidélité à sa présence en lui, il avait l'ambition de réaliser jusqu'au bout l'oeuvre qu'il dédiait à ses deux amours la Bretagne et Marie.

Ce fut chose faite en 1831. L'oeuvre était éditée chez un imprimeur modeste. Le nombre d'exemplaires était restreint, mais on y sentait la fraîcheur de la mer et des bois, on y trouvait toute la simplicité, toute la mélancolie, toute la tendresse qui venaient de son origine, toute la nostalgie du Breton qui souffre dans Paris et qui se réfugie dans le rêve pour voir encore là-bas au loin, les cascades parmi les rochers<sup>S</sup>, l'agitation des branches de chênes ou de sapins sur les collines et mêler à cette nature restée telle que Dieu la fit, le visage souriant, fin et pur de la jeune fille dont l'apparition dans le jeune âge ne peut désormais s'oublier.

La Revue des Deux Mondes l'appelle un délicieux volume en vers ; Sainte Beuve renchérit ... et en Bretagne on s'émeut, Hersart de la Villemarqué se retire seul dans sa chambre d'étudiant pour le savourer à l'aise.

Auguste BRIZEUX peut revenir à sa région de rêve et jouir de l'impression produite. C'est septembre 1832, la douceur de l'automne, les tons dorés des hêtres au-dessus des fougères de toutes les couleurs ; il va à pied, le bâton à la main, GUIDEL-BANNALEC- SCAER avec son grand chêne qu'il chantera et qui vit encore dans la maison de repos- ROSPORDEN-ST IVY-QUIMPER - CONCARNEAU - PONT AVEN - MOELAN - REDENE. Il hume les parfums frais et humides de sa Bretagne, puis rentre à LORIENT.

Il repart pour une journée à ARZANO . Oh ! Marie, il va voir Marie celle qu'il a chantée, à qui sans doute on aura lu quelque chose. Mais d'abord il se rend à l'église pour la messe. Il converse sur la place avec des amis, puis il descend vers le MANOIR du LAZ où lui dit-on, elle habite ...

" Oh ! ceci ne doit pas se noter, porte son carnet de poche . Priez pour moi ! "

On se représente le propriétaire du lieu qui aura annoncé la venue du poète, lu quelques passages du livre, et le mari qui se représente son rival, qui s'irrite, exige le départ de Marie et des enfants.

Le poète qui avait si bien exprimé son rêve d'artiste, son admiration, son culte mêlé de la Bretagne et de Marie, lui qui n'avait d'autre projet que de regarder ce visage qu'il avait chanté, puis de parler Breton en suivant la pensée dans les yeux, sur les lèvres qui l'avaient tant de fois ému pour leur sourire, il n'avait plus qu'à refaire le chemin du Bourg, et rejoindre LORIENT en fermant encore davantage son âme sur la présence qu'il y sentait toujours.

A cette époque 1832-1833, Auguste BRIZEUX se partage entre LORIENT et PARIS. Il revient à ARZANO par CLEGUER et la vallée. Dans le Scorff les vaches se rassemblent et mangent les longues herbes d'eau. C'est en 1833 que Amaury DUVAL, l'élève préféré d'INGRES fait son portrait reproduit dans l'édition LEMERRE.

Après 5 années au KEM LAZ, la famille de Marie vient prendre la ferme du CLEUZIQU ; le nom ~~EM~~ PELLAN se trouve sur le trumeau de granit du puits avec la date 1832 au dos, les 3 premières lettres de MARIE. Les naissances se succèdent, il y en aura neuf, mais plusieurs décès en bas-âge. Puis on habite KERROHEL près des roches célèbres maintenant disparues où BRIZEUX chante son hymne aux Bretons pendant la nuit de Noël.

BODEME  
Ensuite c'est BODEME, et la mort de l'époux Thomas BARDOUIL à l'âge de 43 ans, le 2 septembre 1846. Marie est veuve à 44 ans, elle a vécu dans le mariage 22 années. Elle va marier sa fille Guillemette à Vincent ROUZIC qui habite KERMAN en PLOUAY et vient à BODEME pour vivre ensuite à KERULVE en GUILLIGOMARC'H où il prend son beau-frère Jean-Marie BARDOUIL et sa belle mère Marie. C'est là qu'elle vivra ses années de veuvage, là que sans doute Auguste BRIZEUX ira la voir encore, là qu'elle apprendra sa mort et qu'elle pourra elle-même pour être ensevelie à 5 m exactement devant la porte de la sacristie, là où passe aujourd'hui le mur d'enclos..

..

Revoyons dans le départ l'envoi de BRIZEUX après la publication de son livre " MARIE".

La formation qu'il a puisée à l'école de son oncle LE NIR et auprès de ses maîtres de Vannes et d'Arras l'a préparé non seulement à savourer la poésie de la Bretagne, mais à se tourner vers la source de notre civilisation latine, il aspire à voir ROME; sa grand mère HOGUET heureuse lui a offert un voyage en ITALIE. Il part en NOVEMBRE 1831 avec son ami Augste BARBIER A LYON, ils font visite à Marceline DESBORDES-VALMORE, très sensible aux tendresses de l'âme humaine et habile à les exprimer, elle a savouré les poèmes dédiés à Marie et plus tard donnera forme poétique à son admiration.

" Vos vers, c'est le printemps : pluie et soleil ensemble ;  
C'est l'orage et l'oiseau dans le chêne qui tremble.  
Moi, quand je me souviens, le front sur mes genoux,  
J'écoute un de vos chants, jeune et frais comme vous.  
Vous, que j'ai vu monter à la haute Italie,  
Enfant plein de musique et de mélancolie,  
Poète qu'une hysope arrêta en chemin,  
Frère attardant son pas pour rencontrer ma main ...  
Quand vous alliez, fervent, vers le peuple qui prie,  
Vous portiez dans le cœur le livre de Marie.  
Vous aviez des parfums plein l'âme, et dans les yeux,  
Comme au temps où l'on croit, de longs reflets des cieux.

Il visite Gênes, Livourne, Pise, Florence où il voit justement la capitale de l'art. Rome l'étonne, la puissance de Michel-Ange lui fait peur, ainsi que le gigantisme ou la prétention de certains édifices, il préfère Raphaël et ne se fera que peu à peu à l'ensemble. Mais il sera conquis dès ce premier voyage et ne rêvera qu'à retourner plus longuement vers ces richesses du passé.

Revenu au mois d'Août suivant, il refera 3 fois le voyage en 1834, en 1844, en 1847 et cette dernière fois, pour raison de santé, il restera longtemps jusqu'en 1851 en Mars. Sa mère ira le voir à Florence.

Brizeux écrit aux Débats, aux Annales Romantiques, dans la Revue des Deux-Mondes. Il a de la peine à vivre. Ampère lui fera obtenir la chaire de littérature à l'Athénée de Marseille. Il y connaît un plein succès, mais préfère sa vie errante et libre. Il apprend que son ami Le Bras, Lorientais devenu Parisien, est mort désespéré le 15 FEVRIER 1832 s'asphyxiant faute de ressources, il lui compose élogie.

Il passe l'hiver 1834-35 à Lorient et c'est le voyage à Arsano pour la nuit de Noël. Il se rend à l'office.

" Je reconnais les Saints, la lappe, les deux croix,  
Enfin tout dans l'église était comme autrefois  
Moi seul, je n'étais plus debout près du pupitre ...  
Je restais comme une ombre, immobilisé à ma place,  
Muet, ou pour pleurer, les deux mains sur ma face ...  
J'essayai de revoir (Seigneur, était-ce un crime),  
Celle qui près de moi, dans notre âge innocent,  
A votre Saint banquet s'assit en rougissant.  
Je ne la nomme plus ! Mes yeux avec tristesse  
La cherchèrent en vain cette nuit à la messe ...

Et c'est après la sortie de l'office, le besoin de s'isoler, la marche jusqu'au promontoire de Kerrohel, les roches de quartz dans la nuit et le cri du Breton dans le vent qui vient de la mer et tourmente les bois.

" Oui, nous sommes encore les hommes d'Armorique,  
La race courageuse et pourtant pacifique .  
Comme aux jours primitifs, la race aux longs cheveux,  
Que rien ne peut dompter quand elle a dit : Je veux !  
Nous avons un coeur franc pour détester les traites,  
Nous adorons JÉSUS, le Dieu de nos ancêtres,  
Les chansons d'autrefois, toujours nous les chantons !  
Oh ! Nous ne sommes pas les derniers des Bretons !  
Le vieux sang de tes fils coule encore dans nos veines.  
O Terre de granit, recouverte de chênes.

Après ces divers événements, l'abbé Le Nir n'étant plus là, Auguste Brizeux va devenir un habitué de Scaer.

Restera-t-il absolument le même, gardera-t-il aussi claire et religieuse l'âme qu'il avait à Arzano ?

*de Botdéré*  
Son oncle l'abbé Le Nir, lors de la sépulture de Mr de Fornas en 1829 avait mêlé à ses éloges pour le Maire quelques réserves, et M<sup>o</sup> de Botdéré de Plouay, pair de France, était intervenu à l'Evêché pour obtenir le départ de ce prêtre trop social, et trop soucieux des petites gens. Décès le 13 Septembre 1834 de Madame Hoguet, sa grand'mère, 19, cours de la Réunion (Клиническая Actuellement Cours de la Bôve). Décès encore de Mr Jacques BOYER au 30 de la même rue.

Brizeux à Scaër achète un costume breton. La maison qu'il occupe le plus souvent, celle des Debureau devant le cimetière aujourd'hui détruit, porte depuis 1903 grâce à Mr de Kerjégu une plaque à sa mémoire. Mais c'est surtout à l'Auberge Rodallec, alors sous l'enseigne "A la Croix d'Argent" qu'il passe le plus clair de son temps. C'est là qu'il prend pension, un franc par jour, on l'appelle aujourd'hui Hôtel Brizeux. Il parle breton, le breton d'Arzano, il rédige le plus souvent dans le langage de Le Gonidec ; Il recueille des récits, des proverbes, des chants ; il s'attarde avec des hommes du peuple, donne une forme littéraire à leurs récits. On lui obtient de l'Empereur une pension au titre de folklore breton. Il compose aussi FURNEZ BREIZ la sagesse de la Bretagne, et TELENN ARVOR la harpe d'Armorique, les Bretons.

=====

(Allez à SCAER, à la Maison de Repos, au pied du chêne toujours plus vieux et lisez):

" J'ai vu à Scaer un chêne si élevé  
Qu'il dressait dans le ciel sa tête au-dessus du vent ;  
J'y ai trouvé un lutteur si solide  
Qu'il ~~xxxxx~~ avait à la terre ses pieds comme attachés.  
Si le chêne tombait sous les coups de tonnerre,  
Un navire dans son corps profond, un navire sera taillé :  
A l'oeuvre donc, charpentier ! puis accourez, marins !  
Le roi des montagnes est encore roi de la mer .  
Vous aussi campagnards, venez ! avec chaque branche  
Faites des pieux et des fléaux, avec la souche une charrue !  
Pourtant élevons d'abord à l'angle des chemins  
L'arbre de la croix sur lequel fut attaché Notre-Seigneur.  
Sur ma tombe, jeunes gens, vous planterez un Chêne ;  
Et le rossignol plaintif chantera sur le fût ;  
Le Barde aux cheveux blonds dort ici dans le tombeau,  
Celui-là dans son coeur, aimait bien les Bretons.

de TELEN ARVOR : (la Harpe D'Armorique)

" Quand je passe si triste par votre village  
Ne vous effrayez pas gens du Moustoir ;  
Je cherche ma belle, je ne suis pas un voleur.  
    Bien souvent dans ma jeunesse  
Je suivis ici une jeune fille aimée,  
Comme l'oiseau suit sa compagne.  
    Où donc <sup>est</sup> elle la belle jeune fille ?  
Ne vous effrayez pas, gens du Moustoir :  
Je cherche ma douce, je ne suis pas un voleur.  
    Avec sa coiffe ouverte au vent,  
Elle était comme une tourterelle  
Lorsque se déploient ses deux ailes.  
    Elle est perdue la tourterelle chérie !  
Ne vous effrayez pas gens du Moustoir :  
Je cherche ma belle, je ne suis pas un voleur !

de LA HARPE D'ARMORIQUE :

" Délaiée sur les rochers de la mer,  
Elle se taisait la harpe d'or,  
Son pauvre corps entr'ouvert  
Et ses petites cordes rompues.  
A voir une misère signande  
Mon coeur lui même se fendit ;  
Je trouvai en lui une fibre  
Et je l'attachai à la harpe,  
Une petite corde d'amour ;  
Les autres aussi je les rattachai.  
Pour tout âge et pour tout état  
A présent chante le bonne chanteuse.  
Chante, O harpe ! Les Bretons  
Hélas ont bien peu de consolations.

Il a peu de ressources. Sa mère qui a quatre enfants de son second mari en a peu elle aussi. Il va de temps en temps vers ses amis qui à Paris ont fondé un Cercle Breton. Ce sont les KERDREL, DE LA VILLEMARQUE, les SOUVESTRE, COURCY, LE GONIDEC et c'est à leur réunion de 1835 qu'il crée pour eux le chant :

" NI ZOU PERPET BRETONED, BRETONED TUD KALET."

Il semble que ce soit le 4 Septembre 1843 qu'il vint s'asseoir pour la dernière fois sur les planches branlantes du PONT-KERLO, " La route nouvelle arrive jusqu'au bas de la vallée, écrit-il, encore un an et tout sera changé, 8 mox coeur !"

De quand datent en 5 vers émouvants, détachés de tout le reste dans la FLEUR D'OR ?

" A midi, quand j'entrai dans ta chaumière sombre,  
Tu dormais, succombant à la chaleur du jour ..  
Tes cheveux dénoués flottaient noirs et sans nombre ..  
Je te vis, et sur moi planaient encore dans l'ombre  
Les grandes ailes de l'Amour.

Maladie des poumons, le diabète, - une laryngite, - des rhumatismes pénibles - Il retourne à Paris pour ses éditions. Il va en 1845 -46 en Italie.

En 1848, il reste en Italie près de 2 ans, on le croit mort ou moine ; il est pauvre, ne prend souvent qu'un repas par jour.

En 1852, il revient à Paris, il fait paraître PRIMEL et NOLA, et peu après les histoires poétiques. La Revue des Deux Mondes entreprend de le faire entrer à l'Académie Française. Mais il fut très sensible aux intrigues qui se nouèrent. Le mot de Montalembert le blessa "Nous avons assez d'un Alfred de Musset". Auguste Brizeux se laissait-il aller ?

En 1856, il semble se mieux porter. Puis c'est une nouvelle fatigue. Il quitte Scaer, il vient à Lorient chez sa mère qui demeure alors 14, rue du Commerce. Son ami Edouard Briault le prend alors chez lui, actuellement Hôtel de l'Océan.

Il y écrit l'élégie de la Bretagne, sorte de testament :

" Vingt ans je l'ai chantée, mais si mon oeuvre est vaine,  
Si chez vous vient le mal que je fuyais ailleurs,  
Mon âme montera, triste encor, mais sans haine,  
Vers une autre Bretagne, en des mondes meilleurs.

Le 31 Décembre 1857, quelques parents et amis sont réunis pour le départ. On lui chante la FLEUR D'OR :

LA FLEUR D'OR :

" A la main d'une fleur sauvage  
Deux amoureux causaient le soir au coin d'un bois,  
Deux blancs ramiers aussi chantaient sous le feuillage  
Mais les amants avaient une plus douce voix :

La jeune fille:

Mon ami, je vous le demande,  
En quel temps m'aime votre coeur ?  
Quand la fleur d'or est sur la lande ?  
Ou quand le genêt prend sa fleur ?

Le jeune homme :

Lande et genêt, sur tous deux brille  
Une fleur d'or qui sait charmer,  
Mais sur la lande, ô jeune fille,  
s'ouvre la fleur qui sait aimer.

La jeune fille :

Pourquoi, pourquoi la lande a-t-elle  
Mon ami, le fleur des amours ?

Le jeune homme :

C'est que la lande, ô jeune belle  
Hiver, été, fleurit toujours.  
Fleur d'amour de bonheur, et vous fleur idéale  
Sagesse que si loin on va souvent chercher,  
Fleur d'or, pour vous cueillir, vers ma terre natale  
N'aurais-je donc qu'à me pencher ?

Il est ému, il part en disant : Au revoir! au Revoir !

Il arrive à Paris exténué, habite rue de Rivoli. Son frère Ernest BOYER, sous préfet de Corbeil, le prend chez lui. Il part le 14 Avril 1848 pour le midi. Son ami St René Taillandier l'emmène près de sa demeure de Montpellier, le veille pendant 15 Jours. Il reçoit le prêtre dans une première entrevue et croit meilleur d'attendre pour les sacrements. Le lendemain, il est mort. Briault à Lannion en reçoit l'intersigne.

Les dernières paroles de Brizeux avaient été : "Quand je mourrai, dites que la Bretagne devrait bien ouvrir une souscription pour faire transporter mon corps dans ma patrie, j'ai fait cela pour Le Gonidec".

Au lendemain de ses obsèques à Montpellier où assistèrent tous ceux que la ville avait d'intellectuels, et où St René Taillandier prononça le discours que méritait le poète, un comité se fonda. Le Gouvernement impérial fit les frais de transport du cercueil. Le Conseil Municipal de Lorient dans sa séance du 11 Mai 1858 attribua à l'unanimité une concession perpétuelle dans le cimetière de Carnel. Le chêne qu'il avait demandé fut planté en fin 1860 par Edouard Briault ; l'arbre venait de la pépinière de Guieysse à Kervéléan. Ce chêne est celui des Bodélio tout voisin, sont les seuls du cimetière. Le monument de granit fut édifié en 1859 grâce à une souscription ouverte à Paris.

Toujours Paris ! c'est humiliant pour Lorient qui sembla oublier son Poète jusqu'à 1884 environ. L'initiative en revenait à Albéric second, rédacteur en chef du journal l'Entr'acte. Le statuaire Etex fit les dessins et offrit le médaillon qui représente bien le vrai Brizeux.

Enfin en 1903 les Lorientais ont fait graver sur la pierre les 2 vers déjà cités. C'était le 100<sup>e</sup> anniversaire de sa naissance 1803- 1903. Mais il y avait eu déjà en septembre 1888 l'inauguration de sa statue dans le square à son nom, au bord de la baie. L'initiative en venait à Léon Séché, directeur de la Revue de Bretagne et Anjou qui pensait dresser cette statue à Nantes, mais approuva le choix de Lorient.

On vit à l'inauguration Ernest Renan, Jules Simon, François Coppée, on lut le poème composé par ce dernier.

En 1903, le 13 Septembre, jour exact du centenaire, Lorient s'éveilla vraiment au souvenir de Brizeux. Messe à l'Eglise St Louis, dite par l'Abbé Béchu, curé d'Arzano, discours du Chanoine Duparc alors curé de StLouis de Lorient ; poèmes devant la maison natale, au square Brizeux, au cimetière ; le soir, salle comble au théâtre où tout le monde ne put trouver place. Dans la loge municipale on pouvait voir le barde-hérant du Gorsedd de Galles, Sir Thomas, portant le pectoral d'or des maires de Cardiff. Ce soir-là on chanta pour la première fois le "BROGOZ MA ZA DOU".

Les félibres n'avaient pas oublié, ils avaient fait parvenir une énorme gerbe de bruyères de leur Languedoc :

"Que ces bruyères coupées où Montpellier commence, te portent le souvenir de notre Languedoc, de son lez, de sa mer, de ses ports ouverts aux barques de Provence ! Que ces bruyères coupées où Montpellier commence, te parlent du temps où tu y es mort ! "

Depuis 10 ans déjà ils avaient marqué la maison de sa mort d'une inscription bretonne :

" Amañ é Maro Brizeuk en 3 a viz maé 1858"

Le reliquat des recettes de cette journée centenaire de Lorient fut donné à Arzano pour dresser à Popt-Kerlo la stèle du cinquante-naire de la mort qui fut célébré le 18 AOÛT 1908, stèle avec médaillon offert par le statuaire Nayel. En 1925 on avait gravé sur une grange du Moustoir Ty Mari er Voustouér .. Qui a désigné ce bâtiment Il ne correspond ni à la première gravure représentant la maison, ni surtout aux indications des archives municipales qui placent la famille de Guillaume Pellan, père de Marie Renée, au Cleuziou.

Une lettre de remerciements existe au presbytère d'Arzano. Saint René Taillandier y remercie le curé d'alors qui l'a conduit au bord du Scorff voir les restes du Pont-Kerlo, 200m plus bas que le pont de granit actuel.



Hélas ! il n'y eut jamais là qu'un épi de pierres pour les pêcheurs. Recourez au cadastre de Napoléon dans la mairie de Plouay et vous verrez le dessin détaillé du modeste pont d'alors ; le petit chemin descendant de Coët-Nebler aboutissant 60 m en amont du pont actuel à une passerelle de sapin appuyée à une petite langue de terre d'abord au-delà d'une mare de quelques mètres, puis à un rocher ou petit flot qui se dressait au milieu du courant. Pour en avoir l'idée, il suffit d'aller voir la passerelle semblable au moulin du Rohr, là où passait du temps de Brizeux la route royale.

La mère d'Auguste Brizeux mourut à Lorient 7 ans après son fils, le 8 Décembre 1865, de sa maison de la rue du Commerce, n° 5, elle repose au cimetière de Carnel tombe n° 12 901 Carré 35, non loin d'Auguste son fils.

Marie Renée Pellan repose toujours dans l'ancien cimetière de Guilligomarc'h. Lors du centenaire de Brizeux, 1858-1958, la doyenne du bourg voulut bien m'accompagner et me montrer l'endroit précis où âgée de 8 ans elle avait lu sur la croix "Marie-Renée Pellan 1802-1864" pendant que sa Grand-Mère, une contemporaine de Marie, lui disait ; "C'est celle-là que Brizeux aimait et qu'il a chantée dans ses vers". La tombe était en bordure de l'allée qui longeait le mur du transept sud, et juste à la hauteur de la porte de la sacristie, à 5 M d'elle. Le mur actuel passe à cet endroit. Pendant qu'on creusait le sol pour ce muret, j'ai eu la bonne chance de passer là, j'ai vu rouler des ossements et j'ai pu dire d'y veiller. Le crâne semblait bien un crâne de femme et je l'ai fait déposer religieusement en bordure de la nouvelle dalle prise au cimetière de Plouay et qu'on venait d'inscrire en croix au nom de Marie et de placer auprès du porche sud.

Lors du cinquantenaire, un simple tertre dressé près de la croix avait fourvoyé les recherches. Cette bosse de terre n'était pas la vraie tombe. Marie repose toujours avec les siens à 5 M devant la porte de la sacristie.

Que ces diverses âmes se rencontrent dans la paix en la demeure lumineuse de Dieu !

Tel est le texte fidèlement recopié  
du manuscrit rédigé et conçu par

Monsieur le Chanoine COLLET  
Momentanément Aumonier du Carmel  
St Joseph à Keraliguen en LANESTER  
Ancien Curé Doyen de PLOUAY.

Kemperle, le 5 Février 1975

Charles Alain

